Il faut des animaux de rente dans l'agriculture

Dr Anita Idel, med. vet., médiatrice dans la gestion du projet santé animale et agrobiodiversité, D-Feldatal

à l'occasion du 1er congrès de la Protection Suisse des Animaux PSA «Gastronomie et protection des animaux» du 27 septembre 2016, Pfäffikon SZ

Malheureusement, la discussion prend souvent une tournure violente lorsque s'affrontent les tenants de la consommation de viande ou d'autres produits animaux et les personnes qui plaident en faveur d'un mode d'alimentation et de vie végétarien, voire végane. Mais cela ne tient absolument pas uniquement aux protagonistes de l'alimentation omnivore, végétarienne ou végétalienne. En effet, ce sont souvent les représentants des médias dont la dramaturgie attise le conflit entre mangeurs de viande et ceux qui s'en abstiennent. Ce qui ne rend aucun service aux animaux vivant dans une détention intensive et industrielle. Bien au contraire: ceux qui en profitent se frottent les mains lorsque ceux qui les critiquent se déchirent entre eux...

Mais la science, c'est-à-dire la recherche et l'enseignement, porte sa part de responsabilité dans la distorsion de la perception et des conclusions erronées qu'elle entraîne. Signalons ici la revendication contre-productive, car insuffisamment nuancée, d'une taxe sur la viande ou sur les matières grasses, au lieu de taxer l'azote en fonction de l'intensité de son utilisation selon le type d'agriculture.

La responsabilité des distributeurs de produits alimentaires, de la restauration et de nous tous en fin de compte s'en trouve accrue d'autant: celle de coproducteurs. Qu'il s'agisse d'alimentation omnivore, végétarienne ou végétalienne, il y va d'un tout. Sans les végétaliens qui vivent axés sur la pérennité, le déséquilibre moral et écologique de notre planète terre serait encore plus criant. La production de tous les aliments doit être mesurée à l'aune des mêmes critères du caractère durable: les produits animaux exigent des systèmes de production durables, qui respectent le bien-être des animaux et la dimension sociale. Pour que les cycles puissent fonctionner sur la durée (!), il est nécessaire d'utiliser les animaux dans un esprit de pérennité, seul garant de la diversité biologique des sols, des ressources hydriques et du climat.

Haut rendement = maximiser au lieu d'optimiser: «On ne peut pas continuer comme avant»

C'est ainsi que non seulement le nombre d'animaux fournissant de la nourriture augmente d'une manière dramatique sur l'ensemble de la terre, mais qu'en même temps l'intensité dans l'élevage, dans la détention et dans l'alimentation fournie à chaque animal, augmente au même rythme. Nous nous appuyons ici sur une vérité de La Palice, selon laquelle les animaux sont d'autant plus susceptibles d'être vulnérables aux maladies et à subir des dommages qu'ils sont élevés en vue de performances élevées selon le slogan «plus de lait ou plus de viande ou d'œufs dans des délais de plus en plus serrés». En effet, depuis des décennies, l'objectif d'élevage de maximisation à tous crins vise un animal hautement spécialisé et certainement pas la truie laineuse qui pond des œufs, ce qui serait une optimisation. L'élevage extrême en est la conséquence. Tandis que la surexploitation dictée par l'élevage est une cause générale pour les maladies, il y a également d'autres influences qui déclenchent des maladies et des dommages. Dès lors que l'on veut obtenir d'un organisme des performances élevées, voire extrêmes, cela oblige le métabolisme à fonctionner beaucoup plus rapidement; ce stress de performance imposé génétiquement vient donc s'ajouter au stress de la détention. (Idel, 2016-2).

Dr. med. vet. Anita Idel médiation et gestion de projets agrobiodiversité et santé animale
www.anita-idel.de

Est-ce que les plantes peuvent ressentir le stress?

Il y a quelques années encore, cette question avait fini dans les tiroirs de l'ésotérisme. Entre-temps, le stress dû à la chaleur et à la sécheresse est devenu, en raison du changement climatique, un élément de recherche. Le stress quotidien des plantes dépasse toutefois largement ces causes. Les dégâts créés par l'homme comme l'appauvrissement de la biodiversité sur et dans le sol, la concentration dans l'eau de pesticides, d'antibiotiques, d'antiparasites, de substances agissant sur les hormones et les engrais à l'azote synthétique dans l'eau ont un impact direct sur la bonne santé des plantes. Les dommages collatéraux sont la conséquence de l'action simultanée de ces substances sur tous les êtres vivants en contact direct ou indirect avec les plantes. La régression du nombre d'abeilles, la disparition des algues et le basculement des eaux stagnantes en sont les phénomènes les plus connus. La nocivité dramatique pour les lombrics, les microorganismes comme les bactéries et les champignons nécessaires à la constitution de l'humus est encore insuffisamment explorée. La surface de terre vivante, d'ailleurs notre planète s'appelle Terre, rétrécit dramatiquement en taille, mais également dans sa troisième dimension, la fertilité du sol.

Les monocultures augmentent non seulement le risque de rendement, avec pour corollaire le stress des producteurs, mais également le stress des plantes qui sont de moins en moins résilientes alors qu'elles vivent dans un environnement fragilisé.

En d'autres termes: le système de l'agriculture industrielle est menacé par la moindre erreur. Qu'il s'agisse d'élevage, de détention ou de fourrage, les souffrances physiques et psychiques des animaux utilisés dans l'agriculture ne sont pas dues au hasard. Mais ce n'est pas seulement la conséquence des intérêts de l'industrie, de l'économie privée, des grands groupes d'élevage et de biotechnologie, des producteurs de médicaments vétérinaires et de fourrage, mais aussi de l'industrie de transformation. À cela s'ajoutent les intérêts de la politique en jeu dans le commerce mondial au niveau national et supranational (Idel 2016-3).

Croître ou disparaître: «On ne peut pas continuer comme avant»

Il est avéré que la détention industrielle des animaux est responsable de la majorité des dégâts écologiques et climatiques causés par l'agriculture. Qu'il s'agisse de produits carnés ou laitiers, la recherche, la formation et la promotion agronomes visent la masse pour être concurrentiels sur le marché mondial avec les excédents des prétendus produits animaux transformés.

Aujourd'hui, d'après l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture FAO, plus de 70% des protéines dispensées dans l'agriculture de l'UE proviennent d'importations. En exportant ses excédents de production, l'UE ne nourrit pas le monde! En effet, elle produit ses excédents aux dépens d'autrui. Pour dire les choses comme elles sont, l'UE est en perfusion. «On ne peut pas continuer comme avant», c'est la conclusion du rapport mondial sur l'agriculture (2009). Au lieu d'utiliser des pesticides, des médicaments et des engrais synthétiques à base d'azote pour continuer de soutenir les piliers d'un système agricole malade, l'animal, l'être humain et l'environnement ont besoin d'une politique (agricole) axée dans la recherche et dans la formation sur les conditions d'un développement durable.

Réduire de moitié la consommation de viande, oui! – mais, c'est le «comment» qui fait toute la différence!

Dr. med. vet. Anita Idel médiation et gestion de projets agrobiodiversité et santé animale
www.anita-idel.de

«Nous ne pouvons tout de même pas imposer aux Chinois de limiter leur consommation de viande.» Le ministre allemand de l'agriculture et ses secrétaires d'Etat brandissent depuis des années cet argument face aux revendications de restreindre ou réduire la consommation de viande allemande et mondiale. Et pourtant… Vu l'impact sur la protection animale de la détention industrielle des animaux, nous devons tout faire pour réduire la consommation globale de viande et les Chinois sont aussi appelés à participer, mais à une condition décisive: nous devons montrer le bon exemple!

N'oublions pas que depuis plusieurs années l'Allemagne figure parmi les premiers pays acheteurs de viande, charcuterie comprise: 90 kg tout ronds par habitant et par an1. Elle est dépassée par les États-Unis qui avec leurs 120 kg consomment un tiers de plus. Dans le monde entier, on mange 44 kg de viande, soit le double depuis le milieu du XXe siècle.2 Dans l'intervalle, les Chinois veulent nous donner l'exemple, puisqu'il est prévu de passer de 63 kg à 27 kg maximum, en d'autres termes de diminuer de plus de la moitié la consommation de viande par habitant et par an.3

Dans le même esprit, la ministre allemande de l'Environnement, Barbara Hendricks, a rédigé un plan de protection du climat qui inclut la réduction de moitié de la consommation de viande en Allemagne également. Cela n'étonne donc pas que les fonctionnaires agronomes qui sont en faveur de «continuer comme avant» y soient allergiques. Effectivement, du point de vue de la protection des animaux, des ressources et du climat, le projet de la ministre n'est pas à l'abri de critiques vigoureuses. Cela tient à une de ses mesures phares: **«la réduction des effectifs des ruminants est décisive pour la protection du climat».**

Les mauvaises expériences réalisées en Rhénanie du Nord-Westphalie montrent clairement où cela mène, puisqu'en une vingtaine d'années, les effectifs de vaches «laitières» ont été diminués de moitié tout en augmentant la quantité de lait dans ce land. Les animaux éliminés étaient ceux qui vivaient dans des pâturages, se nourrissant avant tout d'herbe et étant donc bien moins en concurrence alimentaire avec les êtres humains. En revanche, les conditions de détention des vaches restantes sont devenues encore plus intensives, les rendant vulnérables aux maladies, y compris à la soi-disant maladie professionnelle de l'inflammation des pis qui sont le prix à payer pour ces vaches sélectionnées uniquement en fonction de leurs performances laitières (Wilstacke 2011).

A cela s'ajoute l'utilisation massive d'antibiotiques qui est inséparable du fossé qui se creuse entre performance laitière maximale et capacité de conformation bouchère entraînant que l'on néglige les veaux mâles du fait de leur perte de valeur (Busse 2015).

Le fourrage concentré et la modification de l'occupation du sol nuisent au climat et à l'environnement.

Depuis des décennies déjà, l'utilisation de fourrage concentré est associée à un gigantesque transfert de nutriments qui ne fait qu'augmenter dramatiquement avec l'industrialisation de la détention des animaux:

- non seulement en raison de l'augmentation de la quantité de volaille et de porcs,

- mais aussi en raison de l'augmentation de la détention de plus en plus intensive des bovins, de la volaille et des porcs.

Voilà pourquoi la diminution du nombre de vaches laitières n'a pas réduit les émissions nocives pour le climat, mais bien au contraire: les vaches restantes, de même que les effectifs massivement

Dr. med. vet. Anita Idel médiation et gestion de projets agrobiodiversité et santé animale
www.anita-idel.de

renforcés de volaille et de porcs reçoivent davantage de fourrage concentré qui contribue de façon notable au changement climatique:

- changements dans l'occupation du sol et engrais synthétiques à base d'azote dans le cadre de la production de fourrage concentré

    o libération de CO2 due à l'érosion – par exemple de 30 à 40% de perte d'humus dans les années qui ont suivi le défrichage des pâturages.

    o Le gaz hilarant (N2O) est produit par l'utilisation d'engrais synthétiques à base d'azote et son impact sur le climat est 300 fois plus grave que le CO2. Il est le plus gros contributeur de l'agriculture au changement climatique (Delgado 2011).

- Et ensuite: lisier lors de la production animale.

C'est ainsi que des pans immenses de forêts tropicales et de prairies précieuses sont transformés en terres arables4 et que l'on déverse de plus en plus d'engrais synthétiques à base d'azote et de lisier provenant d'élevages problématiques en écurie. Tandis que l'on prive les sols (tout particulièrement en Amérique du Sud) de nutriments, les excréments des animaux encrassent le sol, l'eau, le climat et la biodiversité en Europe. La plaine du Pô en Italie, la côte Nord de la Bretagne en France, la Catalogne en Espagne et la région Vechta-Cloppenburg en Allemagne sont considérées comme des hotspots de la pollution due au nitrate. Voilà un bien mauvais service rendu au climat, auquel s'ajoutent les pesticides, notamment le glyphosate, l'herbicide radical de la multinationale Monsanto, leader mondial de l'herbicide.5 **Des études sans aucune pertinence scientifique dans leur conception entraînent des conclusions erronées**

1. Pourquoi est-ce que presque toutes les études aboutissent à la conclusion que les bovins sont de mauvais transformateurs de fourrage?

La conception de ces études les mène irrémédiablement à la conclusion que les bovins sont de mauvais transformateurs de fourrage. En effet, les bovins ne sont pas mesurés à l'aune de ce que les ruminants font bien à l'état naturel, à savoir digérer de l'herbe. Dans les études, ils sont au contraire nourris intensivement au fourrage, or tout le monde sait que les omnivores que sont les porcs et la volaille les métabolisent infiniment mieux.

Il en va donc de la conception des études et des limites systémiques qui vont de pair.Il serait en revanche indiqué de comparer des types d'alimentation intensive avec des types moins intensifs au sein de chaque espèce animale comme on le fait chez l'homme pour distinguer différents modes de vie et types d'alimentation:

- Comparaison entre des bovins consommant beaucoup d'énergie et de ressources et des bovins nourris d'une façon ménageant l'énergie et les ressources

- Par analogie: porc avec porc, poule avec poule

2. Pourquoi est-ce que presque toutes les études aboutissent à la conclusion que les bovins massacrent le climat?

De même, la conception de ces études les mène irrémédiablement à la conclusion que les bovins massacrent le climat. En l'occurrence, presque toutes les études se limitent à la mesure des émissions, voire exclusivement au méthane (CH4). Sachant que les vaches rotent du méthane, que ce

dernier a un impact sur le climat 25 fois plus grave que le CO2 et que volaille, porcs et bovins ne pètent en comparaison que des quantités assez faibles, ces études aboutissent automatiquement à la conclusion que les bovins massacrent le climat (Idel 2014; Idel 2016-1).

Cela vaut tout particulièrement pour les études qui concentrent leurs mesures sur la quantité de méthane émise par kg de lait; apparemment, une vache produisant 10 000 litres sera mieux classée que deux vaches produisant chacune 5000 litres et la vache aux 12 000 litres mieux que la vache aux 10 000 litres.

- Mais en ce qui concerne les émissions ayant une incidence sur le climat et en ce qui concerne la consommation des ressources, on arrive au résultat contraire lorsque l'étroitesse des limites imposées au système n'est pas disproportionnée.

o Il faut d'une part tenir compte chaque fois de la nourriture nécessaire à la production du lait: dans le cas de la vache produisant 5000 litres, l'herbe du pâturage permanent suffit, tandis que les vaches à performances élevées sont en concurrence alimentaire avec l'humain puisqu'elles dépendent de la nourriture produite par l'agriculture (mots-clés: changement de l'occupation du sol, lisier).

o La faible durée d'utilisation est une des autres conséquences de la production laitière intensive. Plus la durée d'utilisation est réduite, plus la proportion de durée de vie, de nourriture et de rot de l'animal femelle qui doit un jour remplacer la vache (mère) est élevée.

o De surcroît, la performance élevée requise pour fabriquer le lait implique la diminution de la capacité de conformation bouchère, entraînant à son tour que davantage d'animaux sont détenus pour produire de la viande.

- Ajoutons aux émissions ayant une incidence sur le système le potentiel des bovins à contribuer au stockage du carbone. En effet, dans les systèmes durables de pâturage, les bovins peuvent, comme aucune autre espèce animale, contribuer à la constitution de l'humus en favorisant la croissance des rhizomes. Sachant que l'humus est formé à partir de plantes en pourrissement qui sont fabriquées par la photosynthèse, il se compose à plus de 50% de carbone atmosphérique, raison pour laquelle chaque tonne d'humus enlève à l'atmosphère 1,8 tonne de CO2.

«On ne peut pas continuer comme avant»,

voilà la conclusion radicale du rapport mondial sur l'agriculture (2009). En contraste avec les chiffres dramatiques actualisés chaque année dans le rapport sur l'alimentation mondiale en ce qui concerne la malnutrition et la sous-alimentation, il pose pour la première fois la question décisive, au vu de la dérive de l'agriculture, concernant le rôle joué à l'origine par la recherche et la formation (agricoles). Est-ce que la disparition des espèces, la diminution des surfaces agricoles utiles et la fertilité du sol, la pollution des sols et des eaux par des engrais synthétiques à base d'azote, des pesticides et des médicaments ainsi que sous l'aspect concernant la protection des animaux et les tragédies humaines, sont des développements dus à l'agriculture qui ne font que s'aggraver en dépit ou peut-être en raison des milliards de dollars, yuan, real, roubles, euros dépensés et de la formation agronomique de plus en plus spécialisée?

«Recherche et formation doivent à tous les niveaux et dans tous les domaines de l'agriculture faire partie de la solution, alors qu'aujourd'hui elles sont la composante majeure du problème», voilà comment hier et aujourd'hui Hans Rudolf Herren, coprésident de l'IAASTD et président de la fondation Biovision qu'il a fondée, résume la situation (cf. pro natura 2016).

Dr. med. vet. Anita Idel médiation et gestion de projets agrobiodiversité et santé animale
www.anita-idel.de

Végane face à la détention industrielle d'animaux

Il a été douloureux pour plus d'une personne ayant renoncé à la viande, d'apprendre que des produits carnés qu'ils repoussaient, comme le lait et les œufs, n'étaient que deux faces d'une seule et même médaille: en effet, les vaches laitières ont elles conclusionaussi des frères comme les poules pondeuses, dont les premiers sont engraissés et les seconds passés au hachoir ou gazés. Et d'autre part, les performances trop poussées entraînent chez les animaux femelles des dommages, des souffrances et souvent la mort par maladie.

Outre le refus sur des bases éthiques, de tuer des animaux, la détention industrielle ou intensive a un impact sur la protection animale qui est pour de nombreux végétaliens la raison fondamentale de renoncer aux produits animaux, du moins dans leur alimentation. Mais il est encore bien trop peu connu que ce n'est qu'un simulacre de solution. En effet, la majorité des produits végétaux est arrosée de lisier fabriqué à partir de bovins, de porcs ou des déjections séchées de volailles d'une détention industrielle.

Le lisier, clé du problème et de la solution

Il est indiscutable que si l'on rejette la détention industrielle des animaux pour des raisons de protection animale, on veut non seulement ne pas manger des produits animaux de production industrielle, mais également renoncer aux produits végétaux engraissés par des déjections d'animaux soumis à des conditions douloureuses. Mais quelle est l'alternative au lisier animal?

Les engrais synthétiques à base d'azote jouent un rôle de premier plan dans le monde en tant qu'engrais qui ne sont pas d'origine animale. Leur utilisation ne cesse de croître alors que depuis des décennies leur impact écologique problématique sur l'eau est bien connu. La science ne se penchant que peu à peu que sur les problèmes posés pour la fertilité des sols et le climat, l'opinion publique en est informée que depuis peu. Qui est donc au courant que l'épandage des engrais synthétiques à base d'azote cause une émission de gaz hilarant (N_2O) et que son impact sur le climat est 300 fois plus grave que le CO_2 ? Il est donc le plus gros contributeur de l'agriculture au changement climatique. Il est non seulement utilisé dans de gigantesques monocultures de maïs et de céréales, mais aussi très répandu dans de plus petites unités de monocultures comme les jardineries. A cela s'ajoute l'utilisation de pesticides, puisque, rien qu'en Allemagne, 30 000 tonnes de produits toxiques s'infiltrent dans les sols utilisés par l'agriculture et cela de manière tout à fait légale.

Les exploitations bio n'utilisent ni engrais synthétiques à base d'azote ni les fameux pesticides,mais en majorité les déjections de leurs propres animaux. Dans l'assolement durable, les légumineuses (pois, haricots, luzerne, trèfle et soja), donnent le même effet qu'un engrais, étant donné qu'elles favorisent la structure et la vie du sol et l'enrichissent en azote. En outre, les exploitations bio évitent l'enchaînement des causes, car l'assolement leur permet d'endiguer la reproduction des nuisibles alliés à l'espèce plantée. Les jardineries bio-véganes peuvent s'en sortir sans l'utilisation d'animaux dans l'agriculture; elles utilisent en plus de l'assolement du compost, mais seulement en quantité limitée et bien sûr bio.

Au lieu du tout bio-végane pour tous – nous avons besoin d'animaux dans l'agriculture!

Pour que les cycles puissent fonctionner sur la durée (!), il est nécessaire d'utiliser les animaux dans un esprit de pérennité, seul garant de la diversité biologique des sols, des ressources hydriques et du climat.6 D'où provient le sol fertile dont nous cueillons les fruits aujourd'hui, avant que l'homme ne

Dr. med. vet. Anita Idel médiation et gestion de projets agrobiodiversité et santé animale
www.anita-idel.de

devienne sédentaire? Qu'il s'agisse des grandes prairies en Amérique du Nord et de la pampa en Amérique du Sud ou encore des sols de terre noire en Ukraine, en Roumanie et des bassins allemands de basse plaine: d'où provient l'extraordinaire fertilité des sols de ces régions que l'on appelle aujourd'hui «greniers à blé» ou «breadbaskets»? Elles ont un point en commun: elles sont toutes des terres de steppe, c'est-à-dire qu'elles doivent leur fertilité à une utilisation en pâturage durable, par exemple par des aurochs, des bisons européens et américains et des guanacos qui n'ont été éliminés ou chassés que des millénaires après. Lorsque les glaciers de l'époque glaciaire se furent retirés, les premières herbes ont fait leur apparition, comme lorsque la lumière énergisante du soleil illumine la terre après un ouragan. Ce n'est que lorsque la base de nourriture pour les herbivores a augmenté que les surfaces n'ont pas été occupées, ce qui a laissé la place aux buissons et arbres, à condition que le climat ne soit ni trop sec ni trop froid. La nourriture végétale en quantités importantes n'a été accessible aux tribus de chasseurs et de cueilleurs que lorsque les périodes de végétation furent à nouveau suffisamment longues et chaudes pour permettre aux fruits et fruits à coque de mûrir.

Réduction de la consommation de viande: un changement de système s'impose

Les repas à base de viande d'autrefois ne doivent pas aujourd'hui être un modèle alors que la viande à base de pâturage se raréfie et que les animaux doivent vivre aux dépens de l'environnement et de leur propre santé en écurie ou en feedlots.

Qu'il s'agisse de bovins, de volaille ou de porcs, l'intensité des conditions d'élevage, de détention et d'alimentation dans le système agricole industrialisé non seulement rend les animaux malades, mais aussi l'être humain, l'environnement et le climat. Il est nécessaire de changer de système pour s'opposer efficacement au changement climatique (et pas seulement!).

La mesure principale pour réduire la production et de ce fait la consommation de viande, de lait et d'œufs est une taxe sur l'azote. Cela permettrait de réduire considérablement les engrais à l'azote synthétique, le lisier et le fourrage concentré, et par voie de conséquence le nombre astronomique d'animaux élevés unilatéralement pour les performances élevées. Cela concerne notamment les énormes effectifs de volaille et de porcs, mais également les bovins en engraissement intensif et les vaches à haute performance laitière.

Il est urgent de créer un climat de transparence, non seulement en politique, mais aussi chez nous, coproducteurs

Que ce soit au Nord ou au Sud: il faut encore bien davantage de transparence pour qu'une vaste frange du grand public comprenne plus facilement qui paie pour quoi.

Ce qui est bon marché ne l'est qu'en apparence: la lutte des prix dans les produits animaux renforce la souffrance des animaux et les agriculteurs doivent lutter pour leur survie en raison des prix ruineux à la production: moins de chances pour les investissements urgemment nécessaires pour améliorer l'élevage et la détention des animaux.

Le rapport mondial sur l'alimentation a mis en évidence les risques et les chances, car

• tandis que l'agriculture industrialisée est un catalyseur essentiel de la disparition des ressources et du changement climatique,

Dr. med. vet. Anita Idel médiation et gestion de projets agrobiodiversité et santé animale
www.anita-idel.de

• l'agriculture durable a le plus gros potentiel pour endiguer la disparition des ressources grâce aux procédés biologiques.

Un pilier essentiel de la protection des animaux, des ressources et du climat est la revendication de régionalité: les produits qui sont appropriés aux conditions régionales du climat et du sol. La régionalité est dans ces produits une condition nécessaire, mais non suffisante. Car les produits de la détention industrielle peuvent être étiquetés et mis sur le marché tout à fait légalement avec la mention «de la région». La transparence est donc urgente et elle est la condition de la confiance entre fournisseurs et acheteurs.

Cela vaut également pour la revendication tout aussi nécessaire: «il faut consommer toutes les parties de l'animal». Lorsque l'évacuation des déchets carnés est également devenue payante, ce n'est qu'à ce moment-là que les producteurs industriels de viande ont fait preuve d'imagination. Depuis un quart de siècle, se répète, par l'exportation des bas morceaux de la production de produits animaux, la destruction de marchés locaux et régionaux qui ont été parfois mis sur pied à l'aide de budgets d'aide au développement; le commerce extérieur fleurit et continue à être subventionné en grande partie.

Nous, les coproducteurs, sommes interpellés pour critiquer à grande échelle les responsables politiques et ce également face à l'accord de libre-échange TTIP et CETA qui sapent le principe de prévention. De même, «à plus petite échelle», nous sommes chacun appelés à apprendre à utiliser les bas morceaux qui ne sont pas à la mode et à préparer des plats qui enrichissent l'offre.

Penser et agir dans des paysages fertiles - (davantage) d'herbe pour les vaches!

Il est donc incontestable qu'il faut diminuer la consommation de produits animaux. Qu'il s'agisse d'une alimentation omnivore, végétarienne ou végétalienne, les critères de la production durable doivent être pris en compte par tout le monde (Idel 2015). En l'occurrence, il y a une conséquence qui est étonnante pour de nombreuses personnes dans le sens de l'agriculture durable, c'est que dans de nombreuses régions le nombre de bovins ne doit pas diminuer mais au contraire augmenter, à condition qu'ils soient détenus conformément aux besoins de leur espèce. Le système d'incitation financière introduite en 2014 par le programme fédéral suisse «Production de lait et de viande basée sur les herbages» va tout à fait dans cette direction.

Mais pour ceux qui nourrissent leurs ruminants exclusivement avec de l'herbe et du foin, cela ne va pas assez loin. Pâturages et utilisation durable des prairies exigent un déplacement central dans la politique agricole de la recherche, de l'enseignement et de la pratique. En général, l'orientation des objectifs d'élevage pour obtenir des animaux robustes et capables de vivre dehors a une influence directe sur un allégement des zones rurales, du canton de Lucerne où il y a une densité forte de bétail, jusqu'à la pampa argentine en passant par le Vechta-Cloppenburg. La vache est un excellent exemple: celui qui massacre le climat, c'est toujours l'être humain. C'est à nous de décider de faire d'un ruminant un concurrent «alimentaire» en lui donnant un fourrage enrichi qu'il assimilera mal ou alors, grâce à ce même ruminant, de valoriser des sols et des régions qui ne se prêtent pas à l'agriculture, ni même à être des zones arables (Idel 2016-1).

1 Les chiffres de la FAO englobent la part osseuse. 88 kg correspondent donc aux 60 kg de consommation de viande en Allemagne mentionnés habituellement.

Dr. med. vet. Anita Idel médiation et gestion de projets agrobiodiversité et santé animale
www.anita-idel.de

2 http://faostat.fao.org/.

3 En 1982, les Chinois consommaient encore 13 kg de viande en moyenne par an.

4 Outre le déboisement de la forêt tropicale, le défrichage de prairies compte tout particulièrement parmi les modifications de l'occupation du sol qui représentent la part du lion dans le changement climatique. Voir: https://www.umweltbundesamt.de/publikationen/12-schritte-auf-dem-weg-schutz-fruchtbarer-boeden.

5 En 2016, pro natura a démarré la campagne «Stop aux pesticides dans nos eaux» en se référant aux 2000 tonnes de pesticides qui, rien qu'en Suisse, sont déversées chaque année sur les plantes, les champignons et les insectes de nos champs et cultures.

6 Dans de nombreuses régions du monde, y compris la Suisse et l'Allemagne, il est autorisé d'utiliser pour l'engrais des sols des boues d'épuration. Il est urgent de trouver des méthodes de substitution à cette technique d'end-of-the-pipe. Des potentiels considérables restés en jachère jusqu'à présent se trouvent dans la préparation (micro)biologique des déjections humaines.

Bibliographie

Busse, Tanja (2015): Die Wegwerfkuh, Blessing.

Delgado, J A, Groffman, P.M., (…) Rattan Lal et al. (2011): Conservation practices to mitigate and adapt to climate change. JOURN OF SOIL AND WATER CONS, VOL.66, NO. doi:10.2489/jswc.66.4.118A pp 118A-129A.

Idel, Anita (2016-1): Die Kuh ist kein Klima-Killer. Metropolis, Marburg, 6. Auflage.

Idel, Anita (2016-2): TierärztInnen und landwirtschaftlich genutzte Tiere – ein systembedingtes Dilemma. In: Tierethik, 8. Jahrgang 2016/1, Heft 12, S. 34-52.

Idel, Anita (2016-3): Sens, utilité et problématique de la détention des animaux de rente. Dans les actes du congrès: 17e congrès spécialisé PSA sur les animaux de rente «Protection des animaux dans les transports et les abattoirs», 6 juin 2016, Olten.

Idel, Anita (2015): Wie ökologisch ist vegan? In: Umweltzeitung - Magazin für Ökologie, Politik und besseres Leben. Juli-August 2015, Braunschweig, S. 6-8.

Idel, Anita (2014): Klimaschützer auf der Weide. https://germanwatch.org/de/download/8126.pdf.

Idel, Anita and Tobias Reichert (2013): Livestock production: a climate change and food security hot spot. Livestock production and food security in a context of climate-change and environmental and health challenges. In: Wake up before it is too late. Transforming Agriculture to cope with climate change and assure food security. UNCTAD Trade and Environment Review 2013, Hoffmann, U. (Ed.) Geneva. http://unctad.org/en/pages/PublicationWebflyer.aspx?publicationid=666.

Dr. med. vet. Anita Idel médiation et gestion de projets agrobiodiversité et santé animale
www.anita-idel.de

Cf. Pro Natura Magazin 3/2016, inkl. Interview mit Hans Herren S. 8-12; Hrsg Schweizer Bund für Naturschutz. Rapport «La situation mondiale de l'alimentation et de l'agriculture» (2009): . www.weltagrarbericht.de

Wilstacke, Ludger (2011): Tierhaltung im Spannungsfeld verschiedener Interessen. Landwirtschafts-tagung Ev. Akad. Villigst, LWK NRW, FH Südwestfalen, Natur- und Umweltschutz-Akademie, Zentrum für ländliche Entwicklung, 30.11. – 01.12.2011 in Schwerte.

Autres sources bibliographiques disponibles sur demande à l'auteure.

Dr. med. vet. Anita Idel médiation et gestion de projets agrobiodiversité et santé animale
www.anita-idel.de